



## L'iconographe ou le chef-d'œuvre inconnu

**documentation céline duval. Trois mots pour un nom d'artiste qui n'admet aucune majuscule. Invitée à exposer son travail de collecte d'images et de révélatrice critique de stéréotypes photos à La Filature, cette Normande de 35 ans dialogue avec les œuvres de Frédéric Bridot et Hervé Coqueret garnissant, avec elle, *Les Frontières de sable*.**

**M**ais qu'est-ce qui peut bien pousser une jeune femme à passer son temps entre les marchés aux puces et les sites Internet de vente en ligne à la recherche d'images et de vieilles photographies d'amateurs ? Une certaine nostalgie ? Un miroir du temps présent ? De soi-même ? Dès son entrée aux Beaux-Arts de Nantes en 1993, la jeune céline duval se démarque très vite de ses camarades, clamant haut et fort ne pas vouloir devenir artiste afin d'échapper à « la pression institutionnelle découlant de l'engouement pour le "jeune artiste" ». Intriguée par la représentation du monde, la place et l'usage de l'image, cette fondue de photographie conce-

vait des installations dans lesquelles les appareils qu'elle confectionnait s'autodétruisaient au cours du procédé photographique. Dans *Le Dîner aux chandelles*, composé de deux appareils en cire avec des mèches intégrées se faisant face, elle demandait à un couple de venir prendre la photo dans le noir en allumant la mèche. Celle-ci donnait la lumière nécessaire tout en faisant fondre le sténopé, noircissant du même coup le papier inondé de lumière et rendant impossible sa révélation. Ce baiser de deux appareils éphémères laissait déjà poindre l'âme poétique de céline. Il illustre aussi toute la complexité de son rapport passionnel à l'image, entre sensibilité exacerbée et critique exaltée.



## Un regard sur le monde

Pas étonnant qu'elle confesse une grande influence de l'art conceptuel sur sa démarche. « *Je me suis rendue compte que la photo n'est pas l'œuvre en soi. C'est plutôt ce qu'il y a derrière, ce qu'elle est et ce qu'on en dit.* » À La Filature, documentation céline duval a conçu une exposition critique sur la notion de frontière. Aux 26 barrières devant des rues privatisées de Nantes photographiées par Frédéric Bridot, elle adjoint des échappatoires : *L'Ascension*

**« Trouver une image parmi mille me donne l'impression de l'avoir faite ! »**

qui évoque tout autant les barreaux d'une prison que le dépassement de soi et *L'Envol* (saute-mouton d'un homme par-dessus quatre autres). Plus loin, *Conquêtes et édifices*, série de quatre affiches créées pour l'expo – qu'elle se fera un plaisir d'arracher à sa fin –, est un assemblage de photos anciennes (*L'Homme et le Sommet*, *L'Homme et l'Édifice*) et récentes (*L'Homme et l'Arrogance* où des anonymes se photographient devant le tout dernier symbole phallique démesuré, la fameuse tour Burj Khalifa de Dubaï) qui forment un condensé de son travail : stéréotypes photographiques (jeux sur les échelles

de grandeur en coinçant un monument entre ses deux doigts, pose fière les mains sur les hanches...), corps mis en espace et critique de la société de consommation et de normalisation actuelle (les titres savoureux de ses montages indiquant les clés de lecture).

Entière et ne s'épargnant rien, son besoin d'image l'a conduite à s'en abreuver jusqu'à écœurement. Alors en 4<sup>e</sup> année des Beaux-Arts, elle décide de ne plus produire un seul cliché. De longs mois durant, ses appareils sont remis au placard. Diplôme en poche, céline monte à Paris en 1998, parfait sa connaissance de la chaîne graphique en trouvant un job d'iconographe pour une banque d'images. Elle dévore alors les magazines par centaines, aiguisant son œil et développant sa culture de l'image. La documentation céline duval est en marche. Elle identifie, conserve, classe, nomme. La frénésie touchant à l'entêtement. « *Personne ne s'intéressait alors à la photographie amateur. J'étais vraiment une précurseur, passant mon temps libre aux puces, à chiner de vieilles photos pour vingt centimes de franc.* » L'amateurisme et la dimension économique se doublent d'une conscience idéologique certaine. Tout ce qu'elle collecte est en réaction à des représentations du monde qui l'interpellent, parfois, la choquent, souvent. « *Je n'ai jamais rien fait pour l'argent. Le magazine pour lequel je travaillais s'est arrêté au bout d'un an. J'ai alors pris des mi-temps pour pou-*



Homme-socle n°3

voir continuer, en parallèle, ces accumulations d'images dont je me sers aujourd'hui.»

## Amateurs dans le viseur

Naissent des regroupements sur les typologies de regard où elle essaye de mesurer leurs intensités : affectifs, consommateurs, lecteurs... « *Utopique mais passionnant !* » Même si une proximité avec les préoccupations anthropologiques de description des us et coutumes mais aussi des habitudes humaines existe, la démarche et les objectifs de céline divergent. Elle, aime les failles. Les choses mal cadrées. L'ombre du photographe s'invite dans la photo, « *ce qui vient perturber et rendre les choses moins lisses* ». De l'humain, loin des clichés actuels de la photographie où tout est parfait. Sans saveur. Sans odeur. Dans son appartement du bord de mer, à Houlgate (Normandie), une pièce est entièrement dédiée à ses archives. Six boîtes à couvercle coulissant de cartes postales, des tiroirs en rayons suspendus pour les photos de magazines et un ordinateur qui déborde de scans. « *Je n'ai jamais compté mes archives. Tout est très sélectionné, classé avec soin. Il y a 10 000, peut-être 20 000 photos, je ne sais pas... Pour ne pas me laisser déborder, j'enlève des cartes quand je veux en mettre d'autres. Sinon c'est*



Les Conquérants



trop névrotique et je vais de mieux en mieux donc je n'ai pas besoin d'avoir trop ! »

Depuis deux ans, elle a banni tout magazine de chez elle. Résilié ses abonnements, conséquence directe des retouches à outrance et de l'esthétique porno-chic / porno-trash poussée à l'extrême qui s'est imposée dans la pub. Malgré tout, ses archives de presse sont sans doute les plus importantes. Elle se donne seulement moins le droit de les utiliser. Céline a fait « le choix de l'amateur dont le moteur est l'amour. Celui du professionnel est l'argent. Tout se situe là. » Amateur n'est d'ailleurs pas péjoratif, elle-même refusant toute majuscule à son nom pour se mettre en retrait, comme ces anonymes dont elle utilise les clichés. « La plupart du temps, ils savent tout aussi bien se servir techniquement de leur appareil qu'un pro. Mais ils n'en vivent pas. Le sentiment est plus noble à mes yeux. »

### Liberté d'artiste

Pas question de s'enrichir avec son œuvre. Les expositions n'intéressent d'ailleurs guère documentation Céline Duval qui n'accepte de mettre ses photos au mur que depuis 2006. Elle leur préfère toujours l'édition qu'elle pratique sans relâche depuis 2001. « C'est pour moi la seule place de l'image. J'édite tout ce que je peux, gratuitement ou le moins cher possible grâce à des co-éditions : des livres avec des séries, La Revue en quatre images (60 numéros de 2001 à juillet 2009), sept cahiers avec mon artiste préféré, Hans-Peter Feldmann... » Vivre de son statut de professeur d'image et d'édition aux Beaux-Arts de Caen lui donne une grande liberté de création. Elle ne réclame jamais d'argent à son galeriste\* lorsqu'il vend ses œuvres. « De toute façon, je serais mal à l'aise si j'en gagnais trop », confie-t-elle. Son bonheur demeure loin du marché de l'art et de son économie. Elle préfère sans conteste que son galeriste co-édite les quelques livres d'avance qu'elle stocke, prêts à être imprimés, dans son ordinateur. Malgré tout, elle est fière de présenter SES icônes dans de grands formats « dont le tirage a coûté une fortune » : Les

Conquérants (enfants escaladant un rocher), Homme-socle n°3 (photo renversée d'un homme portant le monde à bout de bras) ou encore L'Architecte, seule photo prenant place sur les murs de son appart'.

« Détruis ce que tu aimes ou ce que tu aimes te détruira », dit Oscar Wilde. Des mots qui résonnent en elle. « Tant que je n'aurais pas brûlé mes archives, je ne pourrais passer à autre chose. J'y pense depuis peu. Je voudrais les faire fondre en les brûlant dans un acte politique, proche d'un autodafé que je

filmerais. Ça me plaît d'avoir passé 10 ans à créer un fonds et de le brûler. Mais pas n'importe comment ! Je voudrais lâcher mes photos dans le feu, comme des feuilles mortes qui tombent. » Le besoin de détruire comme un besoin de créer...

\* www.semiose.com

Texte : Thomas Flagel  
Portrait : Jean-Philippe Senn

→ Les Frontières de sable, à Mulhouse, à la galerie de La Filature, jusqu'au 21 février  
03 89 36 28 28 - www.lafilature.org  
www.doc-cd.net



L'Homme et l'Édifice